

***Exercice de style magistral et hautement directorial, prononcé dans le style pédant, viril et prétentieux de l'universitaire, et où votre père à tous fait l'aveu de son lamentable échec à chanter nos louanges et à tresser des couronnes pour nos têtes.***

En ce jour solennel où le soleil se couche sur une année de gloire pour l'IEPI et tous ses enfants, je voudrais quitter un instant l'auguste toge directoriale et descendre de mon glorieux piédestal pour m'adresser à vous comme un père. J'entends en effet, au moment où je m'appête à quitter les rivages paisibles de notre vieille terre lacustre pour porter au loin le message évangélisateur aux foules ignorantes du nouveau monde, au moment donc où je vous abandonne à vous-mêmes, le cœur glacé et les membres pétrifiés à l'idée affreuse de vous retrouver nus comme Adam jetés seuls dans le monde, j'entends vous adressez des paroles rassurantes, réchauffer vos petites âmes vacillantes en vous apportant de bonnes et de moins bonnes nouvelles.

De bonnes nouvelles en effet car je puis aujourd'hui vous annoncer que les réunions tripartites menées aux plus hauts niveaux entre sa majesté Jigme Singye Wangchuck, 4<sup>o</sup> roi du Bouthan et père de l'actuel monarque, le fameux Joseph Stiglitz et le doyen Clémence viennent de déboucher sur la mise au point d'un indicateur de *Bonheur Brut à l'Institut*, le BBI, lequel repose sur quatre piliers : bonne gouvernance, développement durable de la sociologie politique, contention des relations internationales et conservation de la philosophie politique.

Ces quatre piliers de ma sagesse directoriale, il appartiendra désormais à sa grâce, Hercule Voutat, chantre de la critique critique, pourfendeur des hérésies surplombantes et naturalisantes, de les faire fructifier, tel un arbre de Jessée tout droit sorti de mes augustes entrailles.

Pourquoi lui ? Parce que phare de la pensée jurassienne, que dis-je, minaret de la science des monts, dont le savoir excède en profondeur les richesses de l'Alexandrine, dont la pensée éclipe en grâce rhétorique et en force architecturale la mosquée de Tlemcen, dont la descente enfin ramène les exploits de tous les Bacchus à des enfantillages de moine soldat, Hercule Voutat est celui qui saura le mieux satisfaire les affligés et affliger les satisfaits.

C'est lui donc, que dès janvier prochain, vous admirerez courant les couloirs en triomphe, tel le fameux scythe Abaris (Αβάρης Υπερβορέος), à califourchon sur sa flèche d'or procurée par l'Apollon hyperboréen, ou plus modestement comme une sorcière du Connecticut chevauchant son balai, allant, de ci de là, caresser vos têtes implorantes de sa douce mais ferme fêrule, répandant avec parcimonie mais esprit de justice au creux de vos petites menottes implorantes le jus subtile distillé de notre exsangue fortune.

C'est à lui qu'il incombera de s'attacher à vous chasser du repaire de

l'ignorance, à vous sortir, s'il le faut à coups de fouet, des voies de la perdition vers celles du salut. C'est lui qui devra désormais, mes enfants, vous débarrasser de ces choses temporelles –vaines babioles, profits impurs où s'attachent les pensées mondaines- pour vous apprendre à mettre toute votre affection dans les choses célestes de la science. Et je suis bien sûr que parmi vous aucun ne sera assez effronté pour se plaindre d'avoir dû renoncer à une misérable petite part d'autonomie et de liberté académique, en échange d'un glorieux héritage aux champs élyséens de la science obéissante.

J'aurais voulu, en cette solennelle occasion, pouvoir retracer avec toute la verve d'un Homère les épiques épisodes qui ont émaillés cette année écoulée, ne serait-ce qu'afin de sauver de l'oubli la mémoire des formidables luttes que nous avons mené pour détourner sur nos têtes la pluie d'or qui s'écoule continûment de la corne décanale, mais aussi pour retracer avec tout le pittoresque nécessaire les rudes assauts que les uns et les autres se sont livrés au cœur même de notre petite patrie ;

J'aurais voulu rendre ainsi une célébrité méritée à divers faits aussi grands que merveilleux, arrachant de l'oubli une geste sur laquelle le crépuscule de l'incertitude a déjà étendu son ombre et qui est prête à être enveloppée pour jamais dans les ténèbres de l'oubli.

J'ai commencé à l'orée du printemps, de méditer avec une grande sollicitude sur l'histoire récente de notre vénérable institut, dont les traditions semblent échapper graduellement aux efforts que nous faisons pour la saisir, et vont s'éteindre l'une après l'autre dans la tombe de nos archives. Encore un peu de temps, pensais-je, et ces respectables enseignants chercheurs, monuments chancelants de notre gloire, seront réunis à leurs pères ; et leurs enfants, nos doctorants donc, adonnés aux vains plaisirs, ou aux insignifiantes affaires de la science de demain, négligeront de recueillir et de chanter leurs apports décisifs à la reine des sciences, si bien que la postérité pourra chercher vainement des lumières sur les jours des glorieux patriarches.

La magnificence de nos professorales publications sera dès lors ensevelie sous un éternel oubli et les noms mêmes de MBF, DB, MBC, JCG, CP, MA, PDS, IP, JPL, LM, OF, etc... seront enveloppés dans l'obscurité du doute et de la fiction comme ceux de Rémus et Romulus, de Charlemagne et du roi Arthur, des frères Bogdanoff, de Rinaldo et de Godefroy de Bouillon, De Magax et Garcimore, de Pierre et le loup. Déterminé donc à détourner, s'il était possible cette menaçante calamité, je m'étais mis assidument à l'ouvrage, pour rassembler tous les fragments existants permettant de retracer l'épopée intellectuelle de chacun d'entre nous.

Heureux, donc trois fois heureux pouviez-vous vous estimer, d'avoir un historien tel que moi pour chanter vos louanges. Car après tout, chers et patients auditeurs, les instituts et les empires ne sont rien en eux-mêmes s'ils n'ont un historien. C'est le zélé narrateur qui entonne, à son aurore, sa prospérité

naissante, qui en célèbre la splendeur à son zénith, et qui étaye pour ainsi dire ses débris à mesure qu'ils chancèlent, c'est lui qui rassemble leurs fragments épars et prêts à retomber en poussière, c'est lui enfin qui recueille pieusement leurs cendres, dans le mausolée qu'il élève à leurs mânes.

J'ai pourtant bien vite renoncé à le faire. Trois raisons m'y poussèrent.

Je compris d'abord bien vite que chanter les louanges des autres risquait, au fur et à mesure que je construirais la légende de chacun, de nuire à ma propre gloire et de me faire descendre dans les classements bibliométriques.

Mais j'ai surtout bientôt reculé devant l'ampleur de la tâche, tant les mérites de chacun étaient nombreux et variés. L'enthousiasme printanier qui avait vu naître ce projet de dresser les grandes chroniques de l'Institut, au moment où toute la nature s'élançait dans les bras du jeune et beau printemps, l'air retentissant de chants d'hymen et d'amour, retomba vite à l'approche du vieil hiver, rattrapant nature pour l'enserrer de ses chaînes glacées, comme une jeune fille succombe à celles d'un vieux tuteur avare et libidineux. Le bouton virginal de ma pensée épique, à peine avait-il entrouvert timidement ses brillantes coroles, qu'il vint à flétrir et sécher sous ma plume malhabile.

J'entonnais alors le chant mélancolique de l'impuissance (que je me contente ici par pudeur de déclamer) :

O doux théocrite !, que n'ai-je en lieu et place de mon mol instrument le chalumeau dont tu charmais jadis les délicieuses plaines de la Sicile ! Que n'ai-je, ô aimable Anacréon, ton flutiau champêtre dont les sons ravissait les jolis bergers de l'île de Lesbos ! Je pourrais alors essayer de chanter en suaves bucoliques ou en idylles négligées, les beautés de mes chers collègues. Que n'ai-je, vibrant Homère, la force de ton verbe, la puissance de ton stylet, pour tisser l'épique récit de leurs exploits ! Que n'ai-je, ô Virgile, le souffle hexamétrique qui te permît de suivre Enée dans sa fuite glorieuse ! Je pourrais alors rendre justice à l'herculéenne puissance de nos grands hommes, ces Tamerlans de la pensée, ces chevaliers Bayard de la science. Mais puisque je n'avais plus, pour prendre mon essor, qu'une plume en berne incapable désormais, tel le joyeux Phébus, de darder ses rayons, il m'a fallu renoncer à ces poétiques écarts de l'imagination.

Enfin, et surtout, à force d'étude, après tant de longues heures à m'arracher les yeux à déchiffrer autant de savantes productions, de brillantes et prophétiques conférences, au premier rang desquelles les plus belles, c'est-à-dire les miennes, j'ai été petit à petit, insidieusement, mais de manière aussi sûre qu'un jour la vérole me grignotera de fond en comble, pénétré du sentiment précis de la totale inanité de nos entreprises. Il m'est apparu en effet que la tâche de toute secte scientifique a toujours été de souffler sur la chimère des sectes antérieures ou concurrentes, pour y substituer quelque rêverie prétendument plus brillante, que

remplaceront à leur tour les lubies des générations ultérieures, ces générations qui peuplent aujourd'hui nos corps inférieurs, caravansérail hasardeux de polissons mal inspirés, petits esprits dévergondés qui ne semblent avoir été créés et mis au monde que pour le supplice des dignes représentants des corps supérieurs.

Voilà donc le pain de l'épopée de l'IEPI retiré de vos bouches affamées ! Reculant devant le treizième des travaux, ployant le jarret devant une perspective à faire débander un carme, j'ai failli à ma mission et me retire pavillon baissé.

Et pourtant, qu'il me soit permis, avant d'ouvrir nos somptueuses agapes délibératives, de me transporter par la pensée, à deux ou trois siècles en avant ; et là, posté sur quelque hauteur, de regarder, l'œil intelligemment plissé, la masse d'années qui aura comblé derrière moi cet intervalle. Ne me vois-je pas alors, moi, devenu le père, le modèle et le précurseur de tous ces braves savants ? Ne me vois-je pas, à la tête de cette noble armée, mes articles sous le bras, mes livres sur le dos, et leur ouvrant, en digne général, *doctor praelectis*, le chemin de l'honneur et de l'immortalité ?

Telles sont les flamboyantes chimères qui, parfois, embrument le cerveau d'un directeur plénipotentiaire ; tels sont les vains prestiges qui, éclairant comme d'une lumière céleste son asile solitaire, égaiant ses esprits fatigués, et raniment son ardeur au labeur.

J'ai donné pour ma part libre cours à ces folies toutes les fois qu'elles se sont offertes à mon imagination. Mais je me rends cette justice, ce n'est nullement par excès de vanité, c'est uniquement pour que l'auditoire –et tout particulièrement en son sein les plus jeunes, ceux dont le visage est encore tout maculé du lait gras de la nourrice et marqué d'une purulente vérole juvénile– pour que l'auditoire, dis-je, puisse une bonne fois, se faire l'idée de ce que pense, de ce que sent un grand professeur lorsque il cogite.

Connaissance aussi rare que curieuse, et qu'il importe beaucoup d'acquérir pour s'en garder comme d'une peste !